

La distinction des élites

Môssieu Bouton se rebiffe à « la une » des Échos de mardi. Je ne démissionnerai pas, affirme-t-il. J'ai proposé de partir deux fois, cela suffit !

Quelle belle assurance de la part du dirigeant d'une banque qui a fait perdre 7 milliards d'euros à ses actionnaires ! Assurance d'autant plus incroyable que l'expérience des banques japonaises des années 1990 ou celle des « savings and loans » américains des années 1980 nous enseigne que, d'une façon ou d'une autre, ce sont les contribuables qui viendront remettre à flot des institutions financières en péril. La pragmatique Grande-Bretagne vient de nationaliser une banque blessée à mort par la crise des « subprimes ». Nul doute qu'elle soit remise sur le marché dès que le Trésor public en aura épongé les pertes. La Société générale n'est que blessée, mais un peu de modestie n'aurait pas nui.

C'est à propos du président de la Société générale que le Herald Tribune nous fait découvrir « le Club des 100 » (16-17 fev 08). Il ne s'agit pas d'une secte ni même d'une société secrète mais d'un club discret de fins gastronomes qui se réunissent tous les jeudis dans un grand restaurant étoilé de la capitale. Tour à tour, chacun des membres devient « Brigadier » et choisit les plats et les vins. Un autre participant se livre à la critique du menu élu.

Daniel Bouton est membre de ce club qui, depuis 96 ans, rassemble l'élite des chefs d'entreprises françaises, une « coterie remarquablement réduite » remarquent les journalistes avec quelque amusement. « L'élite française est une sorte d'Ancien régime, qui joue selon des règles anciennes (définies par elle-même), et est habile à se protéger en détournant les reproches ». Nous apprenons que c'est au sein du Club des Cent que Claude Bébéar, membre depuis plus de vingt ans, a persuadé Jean-René Fourtou d'aller à la rescousse de Vivendi, mise à mal par les extravagances de Jean-Marie Messier.

La plupart des membres sont diplômés de Polytechnique et/ou de l'ENA et se rencontrent dans les conseils d'administration des plus grandes entreprises qu'ils dirigent de conserve. Ces entreprises font d'ailleurs, pour la plupart, de belles performances, mais en grande partie grâce à leurs opérations hors de France.

Les deux ethnologues d'outre-Atlantique examinent « la fabrique des grands hommes » (clin d'œil à mon ami Maurice Godelier qui s'est consacré à la distinction des élites en Océanie) en France et aux Etats-Unis. Selon eux, entrer à Harvard est une partie de plaisir par rapport au concours de l'École Polytechnique. D'un côté, la prestigieuse université américaine accepte 9% des candidats et produit 1700 diplômés chaque année. De l'autre, seuls 15% des 130 000 bacheliers scientifiques

peuvent accéder à une classe préparatoire aux grandes écoles, et des 5000 candidats au concours, seuls 400 franchissent la barre élevée.

Heureusement, la France change ... « à un rythme glaciaire », nous dit-on. Le parcours à la Bouton (ENA, 20 ans aux Finances, parachutage à Société générale à 40 ans pour en gravir rapidement les échelons supérieurs) n'est plus la norme. De plus en plus d'entreprises françaises recrutent leurs dirigeants parmi les jeunes cadres prometteurs qui ont commencé leur carrière sur le terrain.

Chaque pays a ses rites pour dégager ses élites. Ainsi la Chine fait monter au pouvoir la « Classe 1977 » (IHT 24-25 dec 2007). L'un de ses membres vient d'intégrer le Bureau politique, ce qui ouvre aux plus belles destinées. Que s'est-il passé en Chine en 1977 ? La Révolution culturelle avait envoyé les intellectuels et les jeunes gens de bonne famille urbaine se vivifier à la campagne et nourrir les cochons. Soudain, en octobre 1977, et ce fut le début de la révolution silencieuse de Deng Xiaoping, on apprit en Chine profonde que des concours d'entrée à l'université seraient à nouveau organisés, d'ici à fin de l'année et que tous les candidats âgés de 13 à 37 ans pouvaient se présenter. Chacun bachota jour et nuit dans des conditions incroyables. Il y eut 5,7 millions de candidats : les chiffres chinois sont toujours colossaux. 273 000 réussirent la prouesse et constituèrent « la Classe 77 ». On nous précise que, trente ans plus tard, les admissions sont redevenues normales : 58% des 9 millions de candidats accèdent à des études supérieures. Notons que ces chiffres massifs devraient faire réfléchir ceux qui pensent encore que la Chine est un immense atelier fabriquant des T-shirts, des chaussures de sport et des jouets. Ces futurs diplômés créeront plutôt des voitures, des avions et des logiciels !

Mais revenons à la « classe 1977 ». Cette génération qui dit elle-même qu'elle avait « la rage d'apprendre » va jouer un rôle majeur dans les années à venir. Nous n'aurons guère le temps de nous livrer à nos passions favorites de la nostalgie et de l'improvisation face à des concurrents aussi acharnés à réussir que ces miraculés de la révolution maoïste.

Autre pays, autres mœurs. La Russie recrute ses élites économiques parmi les plus doués des membres des services secrets (IHT 19 dec 07). Comme l'a dit Poutine durant sa campagne présidentielle de 2000 : « Rien ne vaut un ancien tchékiste ! » Et le magazine russe, « L'argent malin » affirme fièrement : « Le KGB, c'est mieux qu'un PhD ». On sent que, face à de tels concurrents, les belles règles de gouvernance des entreprises, sur lesquelles Daniel Bouton a rédigé un rapport immortel, seront de peu de poids.

Sans que le lien avec le KGB soit explicité, nous pouvons nous réjouir de ce que la Russie ait gagné 40 milliardaires en dollars supplémentaires en 2007, ce qui porte les effectifs de ce club restreint à 101 ! En tête, nous trouvons le roi de l'aluminium, Oleg Deripaska, 40 ans et autant de milliards, suivi par d'autres boyards des matières premières. La fortune de cette joyeuse bande a été multipliée par huit en cinq ans, grâce à la flambée des cours des métaux rares : aluminium,

palladium, nickel, platine, titane. Sans titane russe, les Boeing, Airbus et autres avions civils et militaires ne sauraient être construits.

Avec une constance admirable qui ne doit rien aux lois du marché, les nouveaux oligarques prennent le contrôle du pétrole, du gaz et des métaux précieux dont l'immense Russie regorge et n'hésitent pas à arrondir leur pouvoir en achetant des mines d'Amérique du nord, d'Australie et de Finlande.

Que faire face à une élite aussi ambitieuse que celle de la Chine et une élite aussi mafieuse que celle de la Russie ? Quatre principes de précaution me semblent s'imposer.

Le premier est de s'inspirer des Etats-Unis qui savent faire émerger une élite nombreuse par une méritocratie bien organisée. Les meilleures universités attirent les talents du monde entier. Harvard comme Yale se sont lancées dans une compétition tonique pour offrir l'inscription gratuite et même le vivre et le couvert aux étudiants brillants d'origine modeste ou très modeste.

Le deuxième est de souhaiter que l'Europe se réveille pour encourager une nouvelle génération qui conjugue les talents de l'intelligence et les vertus d'un caractère bien trempé. On retrouve là les idées souvent évoquées d'un méga dispositif Érasme, qui fasse circuler les meilleurs étudiants à travers les meilleures universités du continent, et d'un bond en avant du budget de l'enseignement supérieur européen.

Le troisième principe est de renforcer le couple franco-allemand et plus généralement le groupe des fondateurs de l'Union européenne ou celui de la zone euro, pour définir et mettre en œuvre une stratégie énergétique, industrielle et monétaire qui ne nous mette pas à la merci de voisins qui ne nous veulent pas vraiment du bien. Le report de trois mois du sommet franco-allemand par notre vibrant président est une faute lourde de plus à mettre à son passif. Plutôt que de poursuivre la chimère d'une Union Euro-Méditerranéenne qui serait un « machin » de plus, il doit s'occuper des intérêts vitaux de l'Europe et de la France.

Quatrième principe : mettre un terme au malthusianisme consanguin des grandes écoles françaises. Le rapport Attali a proposé de quadrupler les promotions de Polytechnique et de l'ENA. C'était un bon début qui a certainement fait s'esclaffer les membres du Club des 100, entre la poire et le fromage.

Christian Sautter